

présence. Tout cela est rendu avec une suavité, un fini d'art et d'expression qui donnent à cette lithographie la palme sur toutes les gravures que nous avons vues.

—Un Mr. Ferres s'annonçant comme l'Editeur du *Herald* à le soin d'assurer que dorénavant le ton de ce papier sera décent et qu'il ne conservera que les principes qu'il a toujours eus. C'est déjà beaucoup trop ; mais nous le félicitons toujours de reconnaître que jusqu'ici il a fait la honte de son parti et que les honnêtes gens rougissaient en prononçant son nom, parce que ce reste de pudeur et de bon augure fait voir que la morale publique a repris l'ascendant jusque sur la faction du pays. Nous avons un moyen de juger de la délicatesse des sentiments du nouvel Editeur, et puisqu'il veut racheter les reproches qui pèsent sur ces prédécesseurs, nous espérons qu'il s'empressera de l'adopter ; c'est d'avoir assez de loyauté de caractère pour nous adresser sa feuille en échange de la nôtre, comme c'est l'usage partout.

Idem.

La St. Jean-Baptiste à Québec.—Comme nous l'avions prévu, le banquet d'hier au soir est venu terminer glorieusement la grande fête nationale. Les jours précédents avaient été employés à préparer et à organiser le "théâtre royal" qui a été ouvert toute la journée à la curiosité des dames et des personnes des autres origines. On a compté pas moins de 500 visiteurs qui tous, sans en accepter un seul, ont admiré l'arrangement et la décoration de la salle, ainsi que la distribution des tables chargées de viandes de toute sorte, rafraichissemens, etc.

D'un côté, l'on apercevait cette inscription sur une bannière nationale par excellence : "nos institutions, notre langue et nos lois ;" de l'autre : "l'union fait la force," c'est-à-dire soyez unis, Canadiens, mais soyez unis pour la justice ; plus loin : "honneur et patrie," parce qu'il n'y a pas d'honneur pour qui n'aime pas sa patrie. C'est au milieu de ces illusions préparées avec tant de peine, au milieu des applaudissemens, que l'honorable président, le maire de Québec, est allé prendre sa place à la tête de la table : 314 convives ont suivi joyeusement son exemple, et ont pris comme lui place au banquet-monstre. Vers les 9½ heures, c'est-à-dire quand le plus fort de l'appétit se fut apaisé, le président commença à lire les santés d'ordre ; et ce n'est que vers les minuit et demi qu'il s'est retiré suivi d'un bon nombre de personnes ; à deux heures du matin environ tout le monde s'était retiré.....

Quand est venu le toast à la mémoire du bien-aimé sir Chs. Bagot un silence profond, un silence de douleur et d'amour, plus éloquent que toutes les paroles, à succédé à toutes les émotions joyeuses, puis sont venues les santés régulières.

—Les descriptions que les journaux de samedi ont publiées de la fête du jour, quelque pompeuses qu'elles soient, n'ont cependant rien d'exagéré. Nous sommes flattés surtout de voir la manière dont le *Mercury* en parle. C'était, dit ce journal, "un des spectacles les plus intéressans et les plus ravissans qui aient jamais été vus à Québec." "L'apparence de cette société, la plus jeune des sociétés nationales de Québec," ajoute-t-il, "lui faisait infiniment d'honneur." En effet, sur quinze cents personnes, chiffre auquel le *Mercury* estime le nombre de celles qui marchaient en procession deux à deux, portant les décorations de la société, nous n'en avons pas remarqué une seule qu'à sa mise et à sa tenue on ne fût prendre pour un gentleman. Toutes avaient un crêpe au chapeau en signe de deuil pour notre "bien-aimé gouverneur" sir C. Bagot. Nous compléterons mercredi le récit de ces journaux par la description des magnifiques bannières dues au pinceau de M. Légaré, et par le compte rendu du banquet qui a lieu ce soir au théâtre royal.

ESPAGNE.

Canadien.

—Depuis quelques jours les courriers se succèdent avec une grande rapidité sur la route d'Espagne.

Le télégraphe de la ligne de Bayonne fonctionne sans relâche.

Enfin, les allées et venues de Marie-Christine et de divers personnages restés attachés à sa fortune sont incessantes.

ÉTATS-UNIS.

— Nous avons reçu le second numéro de l'*Ami de la Jeunesse* qui se publie à Détroit, et dont nous donnons ci-dessous quelques extraits. Ses principes de morale nous paraissent excellents : nous regrettons seulement que le style n'y réponde pas toujours. Si M. Lacroix qui signe ce journal veut donner plus d'attention à ce point important, son journal produira tout le fruit qu'il a droit d'en attendre.

—L'église catholique des Allemands (à Détroit) va être bientôt finie, et on nous dit que le 29 de ce mois, jour de la St. Pierre, la dédicace doit se faire avec pompes et cérémonies. Les Allemands sont dignes d'éloge pour le zèle et le courage qu'ils ont déployés dans la bâtisse de leur église sans presque aucun moyen pécuniaire.

Ami de la Jeunesse du 24 juin.

—Quelque tems après que le sort nous eut jeté sur le rivage que nous foulons, nous ne fûmes pas longtems à contracter des liaisons avec des jeunes gens qui, avec toutes les vertus du citoyen et une éducation assez brillante, paraissaient être doués plus ou moins de tous les dons de la nature. A mesure que l'intimité entre eux et nous s'étendait, s'affermissait, nous fûmes plus à portée de les examiner, de les juger, de les étudier. Nous ne fûmes pas longtems à découvrir qu'il manquait quelque chose pour achever d'accomplir ce que la nature avait laissé d'imparfait. Mais hélas ! cette imperfection, qui gâtait toute la beauté de l'ouvrage, était cet esprit volage, léger, indécis, incapable de s'appliquer aux grandes choses, fruit de la lecture trop-générale de ces romans qui énervent la pensée, affaiblissent l'intelligence

obscurcissent les idées, enfouissent les talens, détrônent la raison, corrompent le cœur, détruisent les plus belles qualités de l'âme, trop souvent conduisent dans la voie du crime et hâtent l'ouvrage de la mort. Que de fois nous nous sommes dit avec douleur, voilà un jeune homme qui serait un ornement à la société, si son cœur n'était émoussé et son esprit corrompu par la lecture de ces ouvrages de littérature superficielle, parfois même immorale et licencieuse. Ici, plus qu'ailleurs, la jeunesse se livre presque exclusivement à l'étude de ces romans qui font fureur, qui jettent dans son sein le germe d'une incurable faiblesse, en même tems qu'ils font naître tous les mauvais désirs du cœur, allument le feu des passions précoces, détournent le goût des choses solides, effacent les meilleures dispositions de l'âme, conduisent dans la pente du mal et terminent la vie par une mort prématurée. Voilà le fruit de ces romans trop répandus entre les mains de la jeunesse. Nous ne concevons pas comment des parens chrétiens, que le devoir commande de veiller à la conduite de leurs enfans, de contribuer à leur bien-être, de leur assurer un avenir heureux et de les préparer à remplir plus tard les devoirs de citoyen, permettent la lecture de ces ouvrages immoraux, source en partie de tous les maux qui leur arrivent par la suite. Hélas ! ce n'est pas seulement entre les mains des jeunes gens que l'on trouve cette arme destructive de tout ce qui est bon, grand et élevé : le venin de ce poison s'est glissé jusque dans le sein du "beau sexe." Plus d'une fois nous avons surpris de jeunes filles, qui ne laissaient rien à désirer du côté de l'esprit, lisant ces ouvrages qui enflamment le cœur, rendent inutiles les talens de la nature, et deviennent par là même incapables de remplir avec distinction les devoirs de l'état auquel la Providence les destine.

Nous tremblons pour le sort de ces jeunes filles ; et nous pouvons leur dire sans crainte de nous tromper, que si elles persistent dans la lecture dont elles ont fait choix, elles se rendront incapables de se distinguer parmi leurs compatriotes, de briller dans la société, de remplir tous les devoirs de femme et de faire en conséquence le bonheur d'un époux.

Jeunes gens et jeunes filles, réfléchissez et vous serez convaincus de nos paroles. Nous pourrions appuyer nos avancées sur des faits si l'espace et le tems nous le permettaient, mais il suffit de jeter un coup d'œil attentif à ce qui se passe journellement autour de nous pour s'en convaincre et se rappeler le sort d'un grand nombre de jeunes gens qui, avec des talens brillans, une éducation soignée, de bonnes études, promettaient les plus belles espérances, devinrent des êtres inutiles et dangereux, bravèrent l'autorité des lois, finirent leur vie dans les cachots ou trainèrent jusqu'à la mort une existence malheureuse.

Idem.

Le Président Tyler et l'Irlande.—Nous avons grand tort de nous préoccuper des embarras oratoires dans lesquels pourrait se trouver le président Tyler, pendant son voyage, par suite des appels que ne manqueraient pas de faire à sa sympathie les partisans de l'abolition de l'union anglo-irlandaise. Il nous paraissait fort difficile que l'honorable touriste répondît à ces appels sans heurter les Irlandais, dont il doit, en sa qualité de candidat présidentiel, courtiser les faveurs, ou sans donner de justes sujets de plainte au gouvernement anglais vers lequel il doit, dans cette question, représenter la neutralité américaine. Mais M. Tyler ne s'est pas donné la peine de nager entre deux eaux. Sans s'inquiéter de la mauvaise humeur britannique, il a pris fait et cause pour la malheureuse Irlande. Voici en quels termes il a répondu au comité de l'association irlandaise de Philadelphie : "Je suis le partisan décidé du rappel de l'union législative entre l'Angleterre et l'Irlande. Je désire ardemment, j'espère anxieusement, que ce rappel aura lieu, et j'ai la ferme confiance qu'avant long-tems l'Irlande aura son propre parlement dans sa propre capitale. Sur cette grande question, je ne suis pas pour les demi-mesures." On ne saurait être plus explicite, et, pour peu que les Irlandais soient reconnaissans, c'en est fait des Clay, des Calhoun et des Van Buren, dans la prochaine lutte présidentielle. Mais, en revanche, M. Tyler pourrait bien, par l'un des prochains steamers, recevoir du *Forcing Office* de Londres quelque verte protestation contre les paroles fort peu diplomatiques que nous venons de rapporter. (*Courrier des Etats-Unis.*)

ALGERIE.

M. le ministre de la guerre a reçu de M. le Lieut.-Gén. Bugeaud des dépêches qui confirment toutes les nouvelles que nous avons déjà publiées d'après les correspondances particulières d'Afrique. M. le gouverneur-général s'exprime en ces termes sur la prise de la Smala :

"Je sais que M. le général de Bar vous adressera une copie du rapport de S. A. R. le duc d'Anmale ; je m'abstiens donc de vous en parler : il vaut mieux lire le prince lui-même. Je me bornerai à vous dire que j'écrivais, il y a quelques jours, que malgré les bonnes dispositions prises, et quelle que fût l'intelligence du prince, il fallait encore une faveur de la fortune pour saisir cette Smala, si mobile, si bien avertie, si bien gardée. Eh bien, la fortune a été pour peu de chose dans ce brillant succès ; il est dû à la décision du chef, à l'audace, à l'impétuosité de l'attaque. Il a saisi l'occasion aux cheveux ; la moindre hésitation pouvait faire échapper cette proie. C'était une de ces occasions où la témérité même est de la prudence.

"Les événemens que je viens d'exposer en abrégé peuvent modifier tous mes projets ; mais loin d'être suspendue, notre activité en sera augmentée, car il faut, pendant la belle saison, tirer tout le parti possible de l'effort moral produit par les résultats obtenus dans l'ouest, dans le Dahrira, dans l'Ourenscris et sur les frontières du désert," par S. A. R. le duc d'Anmale."

Notre correspondant d'Afrique nous faisait espérer que M. le lieutenant général de Lamoricière s'était emparé de la partie de la smala échappée à